



**JO
NESBØ**
ÉCLIPSE TOTALE

UNE ENQUÊTE DE HARRY HOLE

série noire
GALLIMARD

SÉRIE NOIRE

Collection créée par Marcel Duhamel

JO NESBØ

ÉCLIPSE TOTALE

TRADUIT DU NORVÉGIEN
PAR CÉLINE ROMAND-MONNIER

nrf

GALLIMARD

Cet ouvrage a été publié avec le concours
de Marie-Caroline Aubert.

Cette traduction a été publiée
avec le soutien financier de NORLA.



Couverture : © Nugroho Ridho / Moment / Getty Images.

Titre original :

BLODMÅNE

© Jo Nesbø, 2022.

Published by agreement with Salomonsson Agency.
© Éditions Gallimard, 2023, pour la traduction française.

Le soleil se changera en ténèbres,
et la lune en sang, avant l'arrivée du
jour de l'Éternel, de ce jour grand
et terrible.

Livre de Joël 2:31

Prologue

« Oslo, dit l'homme en portant le whisky à ses lèvres.

— C'est l'endroit que vous aimez le plus ? » demanda Lucille.

Il regarda droit devant lui, comme s'il avait besoin d'un temps de réflexion, puis il acquiesça d'un hochement de tête. Elle l'observa pendant qu'il buvait. Il était grand, même assis à côté d'elle au comptoir, il la dominait de toute sa hauteur. Il devait avoir au bas mot dix, voire vingt ans de moins que ses soixante-douze printemps à elle, c'était difficile à dire avec les alcoolos. Un visage et un corps sculptés dans le bois : maigre, épuré, dur. Le teint pâle, un fin réseau de vaisseaux bleus sur le nez, qui, associé à ses yeux couleur de jean délavé et injectés de sang, suggérait qu'il avait vécu sans mesure ni modération. Bu sans modération. Chuté sans modération. Peut-être aussi aimé sans modération, car au cours de ce mois pendant lequel il était devenu le nouvel habitué du *Creatures*, elle avait par moments entrevu la blessure dans son regard. Un chien roué de coups, chassé de la meute, toujours seul au bout du comptoir. À côté de Bronco, le taureau mécanique que Ben, le patron du bar, avait rapatrié des plateaux d'*Urban Cowboy*, un flop monumental sur lequel il avait travaillé comme accessoiriste. C'était un rappel que Los Angeles n'était pas une ville bâtie sur les films à

succès, mais sur un monceau d'échecs commerciaux et humains. Plus de quatre-vingts pour cent des films étaient des fiascos complets, des gouffres financiers. L'agglomération comptait la plus grande population de sans-abri des États-Unis, il fallait regarder vers des villes comme Bombay pour en trouver une d'une densité comparable. La circulation routière était en passe de l'étouffer, restait à savoir si elle serait devancée par la criminalité de rue, la violence et la drogue. En revanche, le soleil brillait. Oh ça, oui ! Cette putain de lampe de dentiste californienne jamais éteinte brillait sans merci sur la ville factice et faisait scintiller tout son toc comme des diamants véritables, comme des histoires de réussite. S'ils avaient su. Comme elle, Lucille, savait. Elle qui avait connu ça, la scène, les coulisses.

De toute évidence ce n'était pas le cas de cet homme ; les gens de scène, elle les repérait tout de suite. Il ne semblait pas non plus être de ceux qui contemplant les plateaux avec des yeux pleins d'espoir et de convoitise. Il avait plutôt l'air d'un gars qui faisait les trucs dans son coin et se foutait de tout le reste. Musicien ? Un genre de Frank Zappa qui produisait des machins inaccessibles dans une cave de Laurel Canyon et n'avait jamais été – ne serait jamais – découvert ?

Après quelque temps, Lucille et lui s'étaient mis à se saluer de la tête, à se dire brièvement bonjour, comme le font les clients du matin d'un bar pour buveurs sérieux, mais c'était la première fois qu'elle s'asseyait à côté de lui et lui offrait un verre. C'est-à-dire qu'elle avait réglé celui qu'il avait déjà commandé quand elle avait vu Ben lui rendre sa carte de crédit avec une mine indiquant que les fonds étaient épuisés.

« Mais est-ce qu'Oslo vous aime en retour ? demanda-t-elle. C'est la question.

— Sûrement pas. »

Il passa la main dans ses cheveux en brosse, blond sale, striés

de gris, et elle nota sa prothèse en métal au majeur. Il n'était pas bel homme, et la cicatrice qui traçait un J de la commissure de ses lèvres à son oreille – comme s'il était un poisson accroché à un hameçon – n'arrangeait pas les choses, mais il avait un je-ne-sais-quoi, une certaine laideur séduisante un peu dangereuse, celle de quelques-uns de ses collègues d'ici, autrefois. Christopher Walken. Nick Nolte. Et il était large d'épaules. À moins que ce ne fût tout le reste qui était si maigre.

« Ah... C'est ceux que nous voulons, oui, déclara-t-elle. Ces gens qui ne nous rendent pas notre amour. Ceux dont nous pensons qu'ils nous aimeront si seulement nous nous donnons un tout petit peu plus de mal.

— Qu'est-ce que vous faites dans la vie? interrogea l'homme.

— Je bois, répondit-elle en levant son verre. Et je nourris des chats.

— Hmm.

— Vous vouliez sans doute dire qui je suis, non? Ce que je suis, c'est... »

Elle but une gorgée de whisky en se demandant quelle version elle allait lui servir. La mondaine ou la véridique. Et puis merde à la fin! Reposant son verre, elle opta pour la seconde.

« Une comédienne qui a eu un unique grand rôle. Juliette, dans ce qui reste à ce jour la meilleure adaptation cinématographique de *Roméo et Juliette*, mais dont plus personne ne se souvient. Un seul grand rôle, ça ne paraît pas beaucoup, mais c'est davantage que la plupart des comédiens de cette ville. J'ai été mariée trois fois, deux fois avec des pontes du cinéma que j'ai quittés munie d'une pension alimentaire avantageuse, c'est plus que ce que récoltent les gens de la profession. Le troisième est le seul que j'aie aimé. Acteur et Adonis sans le sou, sans discipline, sans états d'âme. Il a dilapidé tout mon argent et m'a quittée. Je l'aime toujours. Qu'il brûle en enfer... »

Elle vida son verre, le posa sur le comptoir en signifiant à Ben qu'elle en désirait un autre.

« Et puis avec mon goût pour ce que je ne peux pas avoir, je mise de l'argent que je n'ai pas sur un projet de film qui se targue d'offrir un grand rôle à une femme d'un certain âge. Un projet au scénario intelligent, avec des acteurs qui savent jouer et un réalisateur qui aspire à faire réfléchir, bref un projet que toute personne rationnelle sait voué à l'échec. Voilà ce que je suis, une perdante rêveuse, et une Los Angélienne typique. »

L'homme à la cicatrice en J sourit.

« Bon, fit-elle. La maison n'a plus d'autodérision en stock. Et vous, comment vous appelez-vous ?

— Harry.

— Vous ne parlez pas beaucoup, Harry.

— Hmm.

— Suédois ?

— Norvégien.

— Vous fuyez quelque chose ?

— J'en ai l'air ?

— Oui. Je vois que vous portez une alliance. C'est votre femme que vous fuyez ?

— Elle est morte.

— Ah! Vous fuyez le chagrin. » Lucille leva son verre pour trinquer. « Vous voulez savoir quel endroit j'aime le plus ? C'est l'endroit où nous sommes, Laurel Canyon. Pas maintenant, mais à la fin des années 1960. Vous auriez dû être là, Harry. Si tant est que vous étiez né à cette époque.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, oui. »

Elle montra l'une des photos encadrées sur le mur derrière Ben.

« Tous les musiciens qui traînaient ici. Crosby, Stills, Nash et... comment s'appelait le dernier, déjà ? »

Harry sourit encore.

« The Mamas and the Papas, poursuivit-elle. Carole King. James Taylor. Joni Mitchell. » Elle fronça le nez. « À la voir et à l'entendre, on l'aurait crue tout droit sortie du catéchisme, mais elle avait couché avec la plupart des gens que je viens de citer. Même Leonard, elle lui avait mis le grappin dessus, il a vécu ici avec elle pendant environ un mois. J'ai pu l'emprunter un soir.

— Leonard Cohen ?

— Lui-même. Un homme bien, attendrissant. Il m'a appris une chose sur l'écriture rimée. La plupart des gens commettent l'erreur de commencer par leur seule bonne phrase, et ensuite ils écrivent un vers moyen, avec une rime de fortune. L'astuce consiste à mettre la rime de fortune dans la première phrase, comme ça, personne n'y prête attention. Quand vous avez l'idée d'une jolie phrase comme "*Your hair on the pillow like a sleepy golden storm*", et qu'ensuite, pour la rime, vous écrivez une banalité comme "*We made love in the morning, our kisses deep and warm*", vous la ruinez. Si, en revanche, vous les intervertissez en écrivant "*We made love in the morning, our kisses deep and warm, your hair on the pillow like a sleepy golden storm*", les deux phrases se parent d'une élégance naturelle. C'est comme ça que nous l'entendons, parce que nous nous figurons que l'auteur pense dans l'ordre dans lequel il écrit. Rien d'étonnant puisque notre logique d'humains veut que ce qui se passe soit une conséquence de ce qui s'est passé, et non l'inverse.

— Hmm. Donc ce qui se passe est une conséquence de ce qui va se passer ?

— Tout à fait ! Vous comprenez, Harry ?

— Pas sûr. Vous avez des exemples ?

— Absolument. »

Elle but son whisky. Il avait dû percevoir quelque chose dans

son intonation, car elle le vit hausser un sourcil et balayer la salle du regard.

« Et ce qui se passe maintenant, c'est que je vous explique que je me suis endettée sur un projet de film, dit-elle en regardant par la fenêtre sale au store à demi baissé. Ce n'est pas un hasard, mais la conséquence de ce qui va se passer. Une Camaro blanche est en effet garée à côté de ma voiture.

— Avec deux hommes à l'intérieur. Elle y est depuis vingt minutes. »

Elle acquiesça. Harry venait de confirmer qu'elle ne s'était pas trompée sur sa profession.

« Cette voiture, je l'ai vue ce matin devant ma maison de Canyon. Ce n'était pas une surprise, ils m'ont déjà prévenue qu'ils enverraient des recouvreurs de dette, et pas du genre assermentés. Parce que mon emprunt n'a pas été contracté auprès d'une banque, si vous voyez ce que je veux dire. Quand j'irai à ma voiture dans quelques instants, on me transmettra probablement un message de mon bailleur de fonds. Je suppose qu'ils s'en tiendront là, à des mises en garde et des menaces, donc.

— Hmm. Pourquoi me racontez-vous cela ?

— Parce que vous êtes policier. »

De nouveau, ce sourcil haussé. « Ah oui ?

— Mon père l'était aussi, et de toute évidence on vous reconnaît dans le monde entier. J'aimerais vous demander d'être attentif à ce qui se passe à partir de maintenant. S'ils devaient élever la voix et se montrer menaçants, je voudrais que vous sortiez sur le seuil et... que vous ayez l'air d'un policier, quoi, pour qu'ils fichent le camp. Même si je suis presque sûre qu'ils n'en arriveront pas là, je me sentirais un peu plus en sécurité si vous gardiez un œil sur nous. »

Harry lui lança un regard scrutateur. « OK », répondit-il simplement.

Lucille était surprise. Ne s'était-il pas laissé convaincre un peu trop facilement? Néanmoins, son regard était empreint d'une fermeté qui l'incita à lui faire confiance. Sachant tout de même qu'elle avait fait confiance aussi à Adonis. Au réalisateur. Au producteur. Et tutti quanti.

« J'y vais », annonça-t-elle.

Son verre à la main, Harry Hole écoutait le crépitement presque inaudible des glaçons qui fondaient. Sans boire. Il était fauché, au bout du chemin, et allait savourer sa boisson. Ses yeux s'attardèrent sur une photo derrière le bar. L'un de ses auteurs de prédilection quand il était jeune : Charles Bukowski, devant le Creatures. Ben lui avait indiqué qu'elle datait des années 1970. Bukowski avait le bras autour des épaules d'un copain, tous deux en chemise hawaïenne, sur fond de lever de soleil, semblait-il, l'œil vague, la pupille microscopique, le sourire triomphal, comme s'ils venaient d'atteindre le pôle Nord au terme d'un périple particulièrement mouvementé.

Harry baissa les yeux sur la carte de crédit que Ben avait balancée sur le comptoir.

Vide. Vidée. Plus rien. Mission accomplie. Mission qui avait consisté à boire jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien, justement. Plus d'argent, plus de jours, plus d'avenir. Ne restait qu'à voir s'il aurait assez de courage – ou de lâcheté – pour conclure le tout. Il avait un vieux pistolet Beretta sous son matelas au motel. Il l'avait acheté vingt-cinq dollars aux sans-abri qui vivaient sous les tentes de Skid Row. Trois balles dans le chargeur. Il posa la carte à plat sur sa paume, referma ses doigts, se tourna vers la fenêtre. La femme d'un certain âge avançait d'un pas altier sur le parking. Si petite. Menue, frêle et forte comme un moineau. Pantalon beige, blazer court assorti. Son style vestimentaire archaïque, mais de bon goût, évoquait les années 1980. Elle

débarquait ainsi dans le bar tous les matins, faisait son entrée. Pour un public de deux à huit spectateurs.

« *Lucille is here!* » s'exclamait Ben avant de lui préparer spontanément son poison habituel, un whisky sour.

Mais ce n'était pas sa façon d'investir l'espace qui lui rappelait sa mère, morte au Radiumhospital quand il avait quinze ans, perforant son cœur de sa première balle. C'était son regard doux, rieur et triste à la fois de bonne âme résignée. C'était la sollicitude qu'elle témoignait aux uns et aux autres quand elle s'enquêrait de leurs problèmes de santé, de leur vie sentimentale, de leurs proches. C'était la délicatesse qu'elle témoignait à Harry en le laissant tranquille au bout du comptoir. Sa mère, cette femme de peu de mots qui était la tour de contrôle de la famille, son centre névralgique, qui tirait les ficelles si discrètement qu'on aurait facilement pu croire que c'était son père qui prenait les décisions. Sa mère, giron rassurant, qui comprenait toujours, qu'il avait aimée plus que tout et qui était donc devenue son talon d'Achille. Comme ce jour, quand il avait huit ans, où on avait toqué doucement à la porte de la classe. Il avait oublié son déjeuner à la maison, sa mère le lui apportait. À son apparition, son visage s'était instinctivement éclairé, puis entendant les rires de certains camarades, il était sorti au pas de charge dans le couloir et lui avait expliqué d'un ton rageur qu'elle lui faisait honte, qu'elle devait partir, qu'il n'avait pas besoin de nourriture. Elle s'était contentée de lui sourire tristement, de lui tendre son sandwich et de lui caresser la joue avant de partir. Elle n'en avait jamais reparlé. Bien sûr, elle avait compris, elle comprenait toujours, et quand il s'était couché ce soir-là, il avait lui aussi compris. Ce n'était pas elle qui lui avait fait ressentir de la gêne, mais le fait que ce soit visible aux yeux de tous. Son amour. Sa vulnérabilité. Au cours des années suivantes, il avait plusieurs fois songé à lui

demander pardon, mais sans doute avait-il jugé que ses excuses paraîtraient trop bêtes.

Un nuage de poussière enveloppa un instant Lucille, qui retint ses lunettes de soleil. Harry vit la Camaro blanche s'ouvrir côté passager, un homme à lunettes noires et polo rouge sortir, lui barrant l'accès à sa voiture.

Harry s'attendait à ce qu'ils engagent la conversation, mais l'homme avança, la prit par le bras et commença à la tirer vers la Camaro. Lucille planta ses talons dans le sol. À présent, Harry voyait aussi que le véhicule n'était pas immatriculé aux États-Unis. Il descendit de son tabouret de bar, s'élança vers la sortie, ouvrit la porte d'un coup de coude, fut ébloui par le soleil et manqua de trébucher sur les deux marches de l'entrée, prenant ainsi conscience de ce qu'il était loin d'être sobre. Il se dirigea vers les deux véhicules. Ses yeux s'accoutumèrent peu à peu à la lumière. Derrière le parking, de l'autre côté de la route qui serpentait vers le haut de la colline verdoyante, se trouvait une épicerie endormie, mais il ne voyait personne d'autre que l'homme et Lucille entraînée vers la Camaro.

« Police! cria-t-il. Lâchez-la!

— Restez en dehors de cela, s'il vous plaît, monsieur », répondit l'homme.

Harry en conclut que l'homme avait eu le même parcours que lui. Il n'y avait que les policiers pour employer des formules de politesse dans des situations pareilles. Harry savait aussi que l'intervention physique était inévitable, que la règle numéro un dans un corps-à-corps était simple : ne pas attendre ; celui qui attaque le premier, avec un niveau maximal d'agressivité, l'emporte. C'est pourquoi il ne ralentit pas. Ayant sans doute compris ses intentions, l'homme lâcha Lucille, mit la main dans son dos et en tira un pistolet bien astiqué. Harry reconnut aussitôt le modèle. Un Glock 17. Qui était braqué sur lui.

Il continua de marcher vers l'homme, plus lentement. Il vit son œil viser derrière l'arme. Sa voix fut à moitié assourdie par un pick-up qui passait sur la route.

« Retournez où vous étiez, monsieur. Tout de suite ! »

Mais Harry continuait d'avancer. Il se rendit compte qu'il tenait toujours sa carte de crédit dans la main droite. Était-ce ainsi que cela allait se terminer ? Sur un parking poussiéreux, dans un pays étranger, alors que, baigné de soleil, fauché, légèrement ivre, il tentait de faire ce qu'il n'avait pas réussi pour sa mère, ni pour qui que ce soit d'autre qui avait compté dans sa vie depuis ?

Il ferma les yeux à demi, serra les doigts autour de la carte, formant avec sa main un ciseau à bois.

Dans sa tête tournoyait le titre de la chanson de Leonard Cohen que Lucille avait citée de façon erronée : « Hey, That's No Way to Say Goodbye ».

Oh que si !

Vendredi

Il était vingt heures, le soleil de septembre était descendu sur Oslo depuis une trentaine de minutes et c'était l'heure du coucher pour les enfants de trois ans.

Katrine poussa un soupir et chuchota au téléphone. « Tu n'arrives pas à dormir, mon trésor ?

— Gland-mèle chante faux. » L'enfant renifla. « Tu es où ?

— J'ai dû aller au travail, mon trésor, mais je ne vais pas tarder. Tu veux que maman chante un peu ?

— Oui.

— Mais il faut que tu fermes les yeux, alors.

— Oui.

— Biquet ?

— Oui. »

Katrine entonna la chanson mélancolique d'une voix basse et grave. *Biquet, Biquet, mon petit bouc, pense à ton ami.*

Elle se demandait pourquoi, depuis plus d'un siècle, les enfants aimaient s'endormir bercés par l'histoire d'un garçon pris dans les affres de l'angoisse, qui, ne voyant pas Biquet, son bouc préféré, rentrer du pâturage, craint qu'il soit mort quelque part dans les montagnes, tué par un ours, massacré.

Et pourtant, au bout d'un vers, elle entendit le souffle de Gert devenir plus régulier, plus profond, et à la fin du suivant, sa belle-mère murmura dans l'écouteur.

« Il dort.

— Merci, dit Katrine, qui était restée accroupie si longtemps qu'elle dut chercher appui en posant la main par terre. Je rentre dès que je peux.

— Prends le temps qu'il te faudra, ma chérie, et c'est moi qui te remercie de bien vouloir nous recevoir. Tu sais, il ressemble tellement à Bjørn quand il dort. »

Katrine déglutit péniblement. Comme d'habitude, elle était incapable de répondre. Ce n'était pas que Bjørn ne lui manquait pas ni qu'elle n'était pas heureuse que les parents de Bjørn retrouvent leur fils dans les traits de Gert, mais tout simplement que ce n'était pas vrai.

Elle se concentra sur ce qu'elle avait devant elle.

« C'est rude, comme berceuse, fit remarquer Sung-min Larsen, qui était venu s'accroupir à côté d'elle. "Peut-être es-tu mort désormais" ?

— Je sais, mais il n'en veut aucune autre.

— Bon, alors laissons-le l'avoir, conclut son collègue en souriant.

— Oui. Vous avez déjà réfléchi au fait que, quand nous sommes enfants, nous comptons sur l'amour inconditionnel de nos parents sans rien donner en retour ? Nous sommes des parasites. Ensuite, nous grandissons et tout change. À quel moment cesse-t-on de croire qu'on peut être aimé inconditionnellement pour celui ou celle qu'on est, à votre avis ?

— Quand est-ce qu'elle a perdu cette foi, vous voulez dire ?

— Oui. »

Ils observaient le corps de la jeune femme qui gisait sur le sol forestier. Son pantalon et sa culotte étaient baissés sur ses

chevilles, mais la fermeture Éclair de sa doudoune mince était remontée jusqu'en haut. Son visage, tourné vers le ciel étoilé, paraissait livide à la lueur des projecteurs que les techniciens de la police scientifique avaient installés entre les arbres. Son maquillage avait coulé. Ses cheveux, blondis dans un bombardement de produits chimiques, étaient plaqués d'un côté de son visage. Des lèvres renforcées au silicone, des faux cils qui formaient un auvent au-dessus de ses yeux, l'un, enfoncé, au regard voilé, les traversant sans les voir, l'autre qui n'était plus qu'une orbite vide. Peut-être étaient-ce toutes ces substances synthétiques à peine dégradables qui avaient permis au corps d'être si bien préservé malgré tout.

« Je suppose qu'il s'agit de Susanne Andersen, fit Sung-min. — Oui, je pense aussi », répondit Katrine.

Les deux enquêteurs venaient, elle, de la Brigade de répression des violences de la police d'Oslo, lui, de Kripos, la police criminelle nationale. Susanne Andersen, vingt-six ans, avait disparu depuis dix-sept jours, la dernière fois qu'elle avait été vue, c'était à la station de T-bane de Skullerud, à environ vingt minutes de marche de l'endroit où ils se trouvaient. Quant à l'autre disparue, Bertine Bertilsen, vingt-sept ans, on avait pour unique piste sa voiture, abandonnée sur un parking de Grefsenkollen, une zone de promenade dans un autre secteur de la ville. La femme qu'ils avaient devant eux était blonde, ce qui correspondait à l'image de Susanne prise par la caméra de surveillance. Bertine, elle, était actuellement brune, selon les témoignages de sa famille et de ses amis. De plus, aucun tatouage n'ornait le bas dénudé de ce corps, alors que Bertine en avait un sur la cheville, un logo Louis Vuitton.

Jusqu'ici, le mois de septembre avait été relativement frais et sec, les colorations de la peau, bleues, violettes, jaunes, marron, pouvaient cadrer avec un séjour du corps à l'extérieur pendant

près de trois semaines. Les gaz qui avaient fini par s'échapper par tous ses orifices le corroboraient. Katrine avait aussi remarqué des filaments blancs sous les narines : des champignons. Dans la grande plaie au cou se tortillaient des asticots jaunâtres aveugles. Katrine avait vu ce spectacle si souvent qu'il ne la faisait plus réagir. Après tout, citation de Harry, les escouades de mouches vert et bleu étaient aussi fidèles que des fans de Liverpool. Quels que soient le lieu, la saison, la météo, elles apparaissent dans les soixante minutes, attirées par les effluves de trisulfure de diméthyle que le corps exsude immédiatement après le décès. Les femelles pondent et, quelques jours plus tard, les larves éclosent et entreprennent de dévorer les chairs pourrissantes. Au terme de la nymphose, elles se transforment en mouches, qui cherchent à leur tour des corps sur lesquels déposer leurs œufs, avant d'arriver un mois plus tard au terme de leur vie et de mourir. Ainsi est leur cycle. Pas si différent du nôtre, se disait Katrine. Enfin, pas si différent du mien.

Elle regarda autour d'elle. Avec leur tenue blanche, les techniciens évoluaient tels des spectres muets parmi les arbres, projetant des ombres inquiétantes chaque fois que les flashes de leurs appareils photo s'illuminaient. La forêt était vaste. L'Østmarka s'étirait sur des dizaines et des dizaines de kilomètres, jusqu'en Suède. Le corps avait été découvert par un joggeur ou, plus exactement, par son chien, qui avait pu s'ébattre sans laisse et s'était enfoncé dans les bois par le sentier de terre. Il faisait déjà nuit, et le joggeur – muni de sa lampe frontale – l'avait suivi pour finalement le retrouver la queue battante, à côté du cadavre. Bon, la queue battante n'avait pas été mentionnée, mais Katrine l'avait imaginée.

« Susanne Andersen », chuchota-t-elle, sans savoir à qui elle s'adressait. À la défunte, peut-être; en réconfort, comme une affirmation qu'elle était enfin retrouvée et identifiée.

La cause de la mort de Susanne Andersen paraissait évidente. La coupure dessinait un sourire sur son cou mince. Les asticots et insectes divers, voire d'autres animaux aussi, avaient ingéré la majeure partie de son sang, mais Katrine voyait néanmoins des éclaboussures dans la bruyère et sur l'un des troncs d'arbre.

« Tuée sur place, ici, déclara-t-elle.

— On dirait bien, approuva Sung-min. Vous pensez qu'il l'a violée? Ou qu'il a abusé d'elle après l'avoir tuée?

— Abusé d'elle après l'avoir tuée. » Katrine éclaira les mains de Susanne avec sa lampe de poche. « Pas d'ongles cassés, pas de signe de lutte, mais je vais voir si quelqu'un de l'Institut médico-légal ne peut pas examiner le corps ce week-end, et on attendra ce qu'ils en disent.

— Autopsie?

— Ça, ce ne sera sans doute pas possible avant lundi au plus tôt. »

Sung-min soupira.

« Bon, bon, alors ce n'est probablement qu'une question de temps avant qu'on retrouve Bertine Bertilsen violée et égorgée, quelque part à Grefsenkollen. »

Katrine acquiesça. Au cours de l'année écoulée, Sung-min et elle avaient fait plus ample connaissance, et il avait confirmé sa réputation d'être l'un des meilleurs enquêteurs de Kripós. De nombreux collègues le voyaient prendre la succession d'Ole Winter le jour où celui-ci raccrocherait les gants et estimaient que le service d'investigation de Kripós serait alors bien mieux dirigé. Possible, mais certaines personnes étaient sceptiques à l'idée que l'un des plus grands organes d'investigation du pays soit représenté par un Sud-Coréen adopté, homosexuel et s'habillant comme un aristocrate anglais. Sa veste de chasse en tweed et ses boots en daim contrastaient vivement avec la petite dou-doune Patagonia et les chaussures en Gore-Tex de Katrine.

Quand Bjørn était encore là, il parlait de « *gorpcore* ». D'après ce qu'elle avait compris, c'était la dernière mode, un peu partout dans le monde, les gens allaient au bar vêtus comme pour un trek en haute montagne. En ce qui la concernait, elle parlait d'adaptation à la vie de mère d'un enfant en bas âge, mais force lui était d'admettre que son revirement vers un style vestimentaire plus sobre, plus pratique, était dû aussi au fait qu'elle n'était plus une jeune enquêtrice talentueuse et rebelle, mais la directrice de la Brigade de répression des violences.

« De quoi pensez-vous qu'il s'agisse ? » demanda Sung-min.

Elle savait qu'ils avaient la même idée en tête, et que ni l'un ni l'autre n'avait l'intention de la formuler à voix haute. Pas encore. Elle toussota.

« Voyons d'abord ce que nous avons ici et déterminons ce qui s'est passé.

— Je suis d'accord. »

« D'accord », Katrine espérait qu'elle entendrait souvent les enquêteurs de Kripos prononcer ce mot dans les prochains jours, même si, bien sûr, elle se félicitait de toute l'aide qu'elle pouvait obtenir. Kripos avait signalé que ses équipes se tenaient prêtes dès que Bertine Bertilsen avait été portée disparue, précisément une semaine après Susanne, et dans des circonstances remarquablement similaires. L'une comme l'autre étaient sorties un mardi soir, sans mentionner à personne leur destination, pour ne jamais reparaitre ensuite. D'autres liens pouvant être établis entre les deux jeunes femmes, la police avait alors écarté l'hypothèse selon laquelle Susanne avait pu être victime d'un accident ou attenter à ses jours.

« Bien, alors on fait comme ça, conclut Katrine en se levant. Je vais aller en informer ma cheffe. »

Elle dut attendre quelques instants avant de retrouver la sensibilité des jambes. Elle éclaira le sol avec son téléphone pour

s'assurer qu'elle marchait plus ou moins dans les empreintes qu'ils avaient laissées en rejoignant les lieux du crime. Une fois de l'autre côté des rubalises tendues entre les arbres, elle tapa les premières lettres du nom de la directrice de Division des affaires criminelles à la police d'Oslo. Bodil Melling décrocha à la troisième sonnerie.

« C'est Bratt. Désolée de vous appeler si tard, mais il semblerait que nous ayons retrouvé l'une des deux femmes disparues. Tuée, égorgée, d'après des éclaboussures provenant de la carotide, probablement violée ou victime d'abus sexuels. Très vraisemblablement Susanne Andersen.

— C'est triste. »

Le ton était neutre et Katrine imagina son visage impassible, ses tenues ternes, son langage corporel tiède, sa vie de famille à coup sûr dénuée de conflits et sa vie sexuelle plate. L'unique élément qui semblait émouvoir la nouvelle directrice était la future libération du fauteuil de directeur de la police. Melling était hautement qualifiée, mais Katrine la trouvait d'un ennui insoutenable. Défensive. Lâche.

« Vous organisez une conférence de presse ? demanda Melling.

— D'accord. Vous voulez... ?

— Non. Tant qu'il n'y a pas d'identification définitive, c'est vous qui vous en occupez.

— Avec Kripos, alors ? Ils avaient du monde sur la scène de crime.

— Oui, très bien. S'il n'y a rien d'autre, je vous laisse, nous avons des invités. »

Dans la pause qui suivit, Katrine entendit des conversations en bruit de fond. Cela ressemblait à un aimable échange d'opinions, de ceux où le consensus est total, où l'un ne fait que confirmer et approfondir ce que l'autre a dit. De la création de lien social. C'était ainsi que Bodil Melling préférait les choses.

Nul doute qu'elle serait agacée si Katrine remettait le sujet sur la table. Katrine en avait parlé dès que Bertine Bertilsen avait été portée disparue et qu'on s'était mis à suspecter que les deux femmes avaient pu être tuées par le même homme, mais c'était sans espoir. Melling avait été parfaitement claire, la discussion était close. Katrine aurait dû laisser tomber.

« Une dernière chose. »

Elle laissa sa phrase en suspens, respira.

La directrice des affaires criminelles la devança.

« La réponse est non, Bratt. »

— Mais c'est le seul spécialiste dont nous disposons, et le meilleur.

— Le pire, aussi. En plus, nous ne *disposons* plus de lui. Dieu merci, d'ailleurs.

— La presse va se demander où il est, demander pourquoi nous ne l'avons pas f...

— Alors vous n'aurez qu'à dire la vérité : nous ne savons pas où il est. En plus, compte tenu de ce qui est arrivé à sa femme, de sa nature instable et de son alcoolisme, je ne vois pas comment il parviendrait à être opérationnel dans une enquête criminelle.

— Je crois que je sais comment le trouver.

— Oubliez ça, Bratt. Si vous commencez à recourir aux vieux héros dès que la situation devient un peu tendue, c'est une dévalorisation implicite des équipes de la Brigade de répression des violences. À votre avis, qu'est-ce que ça fera à leur estime et à leur motivation si vous leur dites que vous voulez faire venir une épave qui n'a plus son insigne ? C'est ce qu'on appelle du mauvais management, Bratt.

— D'accord, répondit Katrine en déglutissant avec difficulté.

— Bien ! J'apprécie que vous en preniez votre parti. Autre chose ? »

Katrine réfléchit. Melling était donc capable de s'énerver et de montrer un peu les crocs, en fin de compte. Tant mieux. Elle regarda le croissant de lune au-dessus des arbres. La veille, Arne, le jeune homme avec qui elle sortait depuis maintenant près d'un mois, lui avait expliqué que, dans deux semaines, aurait lieu une éclipse totale, dite lune de sang. C'était une occasion à célébrer. Katrine n'y connaissait rien, mais manifestement, ce phénomène ne se produisait que tous les deux ou trois ans, et Arne était tellement enthousiaste qu'elle n'avait pas eu le cœur de souligner qu'il n'était pas forcément judicieux de se projeter si loin, qu'ils se connaissaient à peine. Si elle avait toujours été quelqu'un de direct, qui ne reculait jamais devant le conflit – elle tenait sans doute cela de son père, un policier de Bergen dont les ennemis avaient été encore plus nombreux que les jours de pluie de la ville –, elle avait cependant appris à choisir ses batailles et le moment de les livrer. Toutefois, après réflexion, elle comprenait que, si sa confrontation avec un homme avec lequel elle ne se savait aucun avenir pouvait attendre, celle-ci devait avoir lieu. Le plus tôt serait le mieux.

« Une chose, simplement... Est-ce que ça vous convient aussi que je le dise à la conférence de presse, si jamais on me pose la question ? Ou aux parents de la prochaine fille qui sera tuée ?

— Que vous disiez quoi ?

— Que la police d'Oslo refuse l'aide de l'homme qui a éliminé trois affaires de meurtres en série à Oslo, conduisant à l'arrestation des tueurs, parce que nous pensons que ça pourrait égratigner l'amour-propre de certains collègues. »

Il y eut un long silence, et cette fois, Katrine n'entendait plus de conversations en bruit de fond. Finalement, Bodil Melling s'éclaircit la gorge.

« Vous savez quoi, Katrine ? Ça fait longtemps que vous

travaillez dur sur cette affaire. Faites donc cette conférence de presse, reposez-vous ce week-end, et on se reparlera lundi. »

Elles raccrochèrent. Katrine appela le service de Médecine légale. Plutôt que de suivre la procédure habituelle, elle préféra s'adresser directement à Alexandra Sturdza, qui n'avait ni enfant ni petit ami et n'était pas non plus trop regardante sur ses horaires de travail. Et en effet, celle-ci répondit qu'elle jetterait un coup d'œil au corps avec un collègue dans le courant de la journée du lendemain.

Ensuite, Katrine resta à observer la défunte. Sans doute parce qu'elle s'était imposée dans un monde d'hommes à la force du poignet, elle n'avait jamais réussi à se défaire d'un certain mépris pour les femmes qui, volontairement, se rendaient dépendantes d'eux. Les points communs entre Susanne et Bertine ne se limitaient pas à ce qu'elles vivaient des hommes, elles avaient aussi partagé le même : Markus Røed, magnat de l'immobilier, de trente ans leur aîné. Leur vie et leur existence reposaient sur leur condition de femmes entretenues par des hommes qui avaient le travail et l'argent qu'elles-mêmes n'avaient pas. La contrepartie était leur corps, leur jeunesse, leur beauté, et – si la liaison était exposée – le plaisir pour leur hôte d'élection de voir l'envie qu'il suscitait chez d'autres hommes. Cependant, à la différence d'un enfant, les femmes comme Susanne et Bertine devaient accepter que l'amour ne soit pas inconditionnel. Tôt ou tard, leur hôte les lâcherait, et elles devraient en trouver un autre à parasiter, ou à laisser les parasiter, suivant la façon dont on voyait les choses.

Était-ce de l'amour ? Ou plutôt, était-ce aussi de l'amour ? Et pourquoi pas ? Parce que c'était déprimant d'y songer ?

Parmi les arbres, en direction du sentier, Katrine vit le gyrophares de l'ambulance qui était arrivée sans bruit. Elle pensa à Harry Hole. Oui, elle avait eu des nouvelles de lui en avril

dernier. Une carte postale de Venice Beach, cachetée, qui l'eût cru, à Los Angeles. Comme le signal d'un sonar de sous-marin dans les profondeurs. Le texte était court. « Envoie de l'argent. » Elle n'était pas sûre que ce soit uniquement une blague. Depuis, plus rien.

Plus rien du tout.

Le dernier vers de la chanson, celui auquel elle n'était pas arrivée, résonnait dans ses oreilles.

*Biquet, mon Biquet, réponds-moi, laisse-moi entendre ton
chevrottement familial*

*Pas encore, mon Biquet, ne meurs pas maintenant, n'aban-
donne pas ton ami.*

Vendredi

En avoir pour son argent

Comme d'ordinaire, la conférence de presse se déroulait dans la grande salle de l'hôtel de police. Mona Daa, spécialiste des affaires criminelles de *VG*, attendait avec ses confrères que les représentants de la police investissent l'estrade. Elle pouvait constater que, malgré les vingt et une heures cinquante-sept affichées par l'horloge murale, la pièce était remplie. Plus d'une vingtaine de journalistes, et ce un vendredi soir. Elle avait débattu brièvement avec son photographe de la question du rendement : un double meurtre était-il deux fois plus vendeur ou cela allait-il en décroissant. Le photographe considérait que la qualité l'emportait sur la quantité : si la victime était jeune, d'ethnicité norvégienne, et plus séduisante que la moyenne, elle attirait plus de clics que, par exemple, un couple de quadragénaires toxicomanes qui avait fait de la prison. Ou deux, et même trois, garçons immigrés membres d'un gang.

Il n'avait pas tort. Pour le moment, seul le meurtre d'une des filles disparues avait été confirmé, mais selon toute vraisemblance, ce n'était qu'une question de temps avant qu'on apprenne que l'autre avait subi le même sort, et toutes deux étaient jeunes, d'ethnicité norvégienne, jolies. On ne pouvait pas faire mieux. Mona ne savait qu'en penser, était-ce la preuve d'une sollicitude

particulière pour les individus jeunes, innocents, plus vulnérables, ou d'autres facteurs entraient-ils en jeu ? Ceux qui attireraient habituellement le clic : le sexe, l'argent, la vie que les lecteurs auraient eux-mêmes voulue.

À propos de convoiter : elle avait les yeux sur un trentenaire assis dans la rangée devant elle. Il portait la chemise en flanelle sur laquelle tous les hipsters avaient jeté leur dévolu cette année et le chapeau pork pie de Gene Hackman dans *French Connection*. Terry Våge, de *Dagbladet*. Elle aurait voulu ses sources. Depuis le début de cette affaire, il gardait un coup d'avance sur tout le monde. Par exemple, il avait été le premier à mentionner la présence de Susanne Andersen et de Bertine Bertilsen à la même soirée, citant une source qui affirmait que Røed avait été leur *sugar daddy*. C'était exaspérant, et pas seulement parce que c'était un concurrent, sa simple présence ici l'agaçait. Comme s'il l'avait entendue, il se retourna, lui adressa un regard direct assorti d'un large sourire et effleura de l'index le bord de son chapeau ridicule.

« Tu lui plais, commenta le photographe.

— Je sais. »

Våge avait développé un intérêt pour Mona dès l'instant où il avait fait son improbable retour dans le journalisme d'affaires criminelles et où elle avait commis l'erreur de se montrer relativement sympathique avec lui lors d'un séminaire sur, comble du comble, la déontologie de la presse. Les autres journalistes le fuyaient comme la peste, il avait donc dû prendre son attitude pour un encouragement. Ensuite, il l'avait contactée pour lui demander des « conseils et tuyaux ». Comme si elle pouvait avoir envie d'être le mentor d'un concurrent. Comme si elle pouvait éprouver le moindre désir d'avoir un quelconque rapport avec une personne comme lui. Tout le monde savait que les rumeurs à son sujet ne pouvaient pas être entièrement

infondées. Hélas, plus elle était distante, plus il était ardent. Au téléphone, sur les réseaux sociaux, jusque dans les bars, où il débarquait de nulle part. Fidèle à elle-même, Mona avait eu besoin d'un peu de temps pour saisir que c'était *elle* qui l'intéressait. Avec sa silhouette ramassée, son visage large, ses cheveux que sa mère avait qualifiés de « tristes » et sa démarche en crabe due à une malformation congénitale de la hanche, Mona n'avait jamais été le premier choix des garçons. Dieu seul sait si c'était pour compenser, elle s'était mise à la musculation, était devenue plus râblée encore, mais soulevait désormais cent vingt kilos et avait décroché une médaille de bronze au championnat de Norvège de bodybuilding. Ayant compris que l'on – du moins elle – n'obtenait jamais rien sans contrepartie, elle avait développé un charme offensif, un humour et une rudesse à toute épreuve que les poupées Barbie ne pouvaient que lui envier, et conquis ainsi le trône de reine du crime, et Anders. Des deux, c'était Anders qui avait le plus de valeur à ses yeux. D'un cheveu, certes. Quoi qu'il en soit, si cette attention que lui vouait Våge était inhabituelle et flatteuse, il était totalement hors de question de l'explorer plus avant, et, sans l'avoir déclaré ouvertement, Mona considérait le lui avoir fait savoir par son ton et son langage corporel, mais de toute évidence, il avait l'oreille et le regard sélectifs. Parfois, quand il la fixait de ses pupilles dilatées, elle se demandait s'il prenait des substances illégales, ou s'il n'était simplement pas tout à fait d'équerre. Un soir, il avait surgi dans un bar et profité de ce qu'Anders soit aux toilettes pour lui susurrer : « Tu es mienne. » Pas assez fort pour couvrir la musique, mais tout de même pas assez bas. Elle avait feint de ne rien entendre, mais il s'était contenté de rester tranquillement là, plein d'assurance, un sourire rusé aux lèvres, comme s'ils partageaient désormais un secret ; le con. Elle ne voulait pas d'histoires avec Anders, elle ne lui avait rien dit. Il

l'aurait bien pris, elle en était sûre, mais elle n'avait donc rien dit. Que s'imaginait donc Våge? Que son intérêt pour lui, le spécialiste en affaires criminelles qui avait toujours une longueur d'avance sur les autres, le nouveau mâle alpha de leur petit troupeau, était nécessairement proportionnel à son avancement? Car sa position était de plus en plus robuste, c'était indiscutable. Donc, oui, si elle désirait ce qu'un autre avait, c'était de redevenir la première sur la piste, de ne plus être déclassée et réduite à galoper derrière Terry Våge avec le reste du peloton.

« D'où est-ce qu'il tire ça, à ton avis? » chuchota-t-elle au photographe.

Il haussa les épaules. « Peut-être qu'il invente, cette fois aussi. »

Mona secoua la tête. « Non, ce qu'il écrit maintenant tient la route. »

Markus Røed et Johan Krohn, son avocat, n'avaient même pas cherché à réfuter les allégations de Våge, une confirmation en soi.

Mais Våge n'avait pas toujours été le roi du crime. Toute sa vie il serait poursuivi par cette histoire. La fille avait pour nom d'artiste Genie, c'était une chanteuse de glam rock rétro à la Suzi Quatro, pour qui s'en souvenait. L'affaire remontait à cinq ou six ans et le pire n'était pas que Våge ait inventé et fait publier des histoires mensongères, mais qu'il aurait versé du Rohypnol dans son verre pour essayer de coucher avec elle. À l'époque, il écrivait dans un grand journal gratuit. Il était tombé fou amoureux d'elle, mais l'adolescente l'avait éconduit plusieurs fois de suite – malgré ses critiques dithyrambiques. Il avait néanmoins continué d'assister aux concerts, de participer aux after. Jusqu'au soir où – si l'on en croyait la rumeur – il avait versé de la drogue dans son verre avant de la porter dans la chambre qu'il avait réservée dans le même hôtel que le groupe. Ayant compris le

tableau, les gars du groupe avaient forcé la porte. Genie gisait inconsciente sur le lit, à moitié dévêtue. Ils avaient tabassé Våge si copieusement qu'il en était ressorti avec le crâne ouvert et deux mois d'hôpital. Genie et son groupe avaient dû estimer la sanction suffisante, ou alors ils ne voulaient pas risquer d'être eux-mêmes poursuivis, quoi qu'il en soit, aucune des parties n'avait porté plainte. En revanche, c'en était fini des bonnes critiques. Non content de massacrer la majeure partie de ses productions, Terry Våge racontait les infidélités de Genie, sa consommation de stupéfiants, les faux renseignements dont elle remplissait ses demandes de subventions de tournée, il l'accusait de plagiat, d'exploitation financière des musiciens du groupe. Une douzaine de plaintes plus tard, le conseil de déontologie journalistique avait conclu que Våge avait tout bonnement inventé une grande partie des faits. Licencié par son journal, il était devenu persona non grata dans la presse norvégienne pendant les cinq années suivantes. On se demandait comment il avait bien pu réintégrer le milieu. Enfin, peut-être pas. Il avait compris qu'il était fini comme critique musical, mais il écrivait un blog sur les affaires criminelles au lectorat de plus en plus nombreux, et finalement *Dagbladet* avait décrété qu'on ne pouvait pas radier un journaliste sur la base de quelques erreurs de jeunesse et avait fait appel à ses services de pigiste, pigiste qui pour l'heure occupait plus de colonnes que certains membres de la rédaction.

Våge détourna enfin le regard de Mona : les forces de l'ordre faisaient leur entrée. Deux personnes de la police d'Oslo, l'inspectrice principale Katrine Bratt, de la Brigade de répression des violences, et le directeur de l'information Kedzierski, avec sa tignasse bouclée à la Dylan, deux autres de Kripos, le directeur du service d'investigation en personne, cette espèce de terrier d'Ole Winter, et Sung-min Larsen, toujours tiré à quatre

épingles. Mona en conclut qu'il était d'ores et déjà décidé que l'enquête serait une collaboration entre la Brigade de répression des violences, la Volvo, et Kripos, la Ferrari.

La plupart des journalistes levèrent leur téléphone pour enregistrer, mais Mona prenait ses notes à la main et laissait la photographie à son collègue.

Comme on pouvait s'y attendre, ils n'apprirent pas grand-chose, si ce n'est qu'on avait découvert un corps dans les forêts de l'Østmarka, plus précisément dans le coin de Skullerud, et que ce corps avait été identifié comme celui de Susanne Andersen, qui était portée disparue. La police abordait l'affaire comme un possible meurtre, mais ne pouvait à l'heure actuelle fournir aucun élément sur la cause de la mort, le déroulement des événements, les suspects, et ainsi de suite.

Suivit le cirque habituel ; aux multiples questions des journalistes répondaient les « pas de commentaire » et les « nous ne pouvons pas répondre sur ce point » des gens de l'estrade, essentiellement Katrine Bratt.

Mona bâilla. Anders et elle étaient censés se retrouver pour un dîner tardif, histoire de commencer le week-end en beauté, mais c'était fichu. Elle nota ce qui se disait, en ayant l'impression d'écrire un rapport qu'elle avait déjà rédigé par le passé. Terry Våge devait avoir le même ressenti : il ne prenait pas de notes, visiblement n'enregistrait rien, se contentait de rester calé sur sa chaise, à observer la scène avec un petit sourire qui semblait assez triomphal. Il ne posa aucune question, comme s'il détenait déjà les réponses qui l'intéressaient. On aurait dit que les autres n'avaient aussi plus rien à demander, et lorsque le directeur de l'information parut prendre son élan pour mettre un terme à la conférence de presse, Mona brandit son stylo.

« Oui, *VG* ? fit Kedzierski, l'air de dire que la question avait intérêt à être courte, c'était maintenant le week-end.

— Avez-vous le sentiment de disposer des compétences nécessaires pour le cas où ceci se révélerait être le fait d'une personne qui tue à nouveau, j'entends par là un... »

Katrine Bratt s'était penchée en avant, elle l'interrompit : « Comme nous le disions, aucun élément ne nous permet d'affirmer qu'il y a un lien entre ce décès et d'éventuels autres actes criminels. Pour ce qui est de la compétence conjointe de la Brigade de répression des violences et de Kripos, j'ose affirmer qu'elle est adéquate au regard de ce que nous savons de l'affaire à ce stade. »

Mona perçut la réserve : *au regard de ce que nous savons*. Elle nota aussi que Sung-min Larsen, à côté de Bratt, n'avait ni acquiescé à ses propos ni trahi d'aucune manière son opinion sur cette compétence.

La conférence de presse s'acheva. Mona et ses confrères sortirent dans la douce nuit d'automne.

« Alors ? Qu'en penses-tu ? demanda le photographe.

— J'en pense qu'ils sont contents d'avoir un corps.

— *Contents*, tu dis ?

— Oui. Susanne Andersen et Bertine Bertilsen sont mortes l'une depuis quinze jours, l'autre depuis trois semaines, la police le sait, mais jusqu'ici elle n'a pas eu la moindre piste à part la soirée chez Røed. Alors, oui, je pense qu'ils sont contents de commencer le week-end en ayant à tout le moins un corps pour nous apporter des éléments.

— Bon sang, Daa, tu es vraiment insensible. »

Mona le regarda avec stupéfaction, s'interrogea sur ce qu'il venait de dire.

« Merci », répondit-elle.

Il était vingt-trois heures quinze lorsque Johan Krohn trouva enfin une place pour sa Lexus UX 300e, puis le numéro de rue.

L'avocat, qui affichait cinquante ans, était perçu par ses confrères comme l'un des trois, maximum quatre, meilleurs d'Oslo, et par le public comme le tout premier, en vertu de sa forte médiation. Étant, à quelques exceptions près, plus célèbre que ses clients, il ne donnait pas dans les visites à domicile, mais laissait à ses clients le soin de se déplacer jusqu'au cabinet d'avocats Krohn et Simonsen, situé Rosenkrantz gate, et ce de préférence aux horaires de bureau. Enfin, en l'occurrence, visite à domicile était sans doute un abus de langage, puisque la résidence principale officielle de Markus Røed était un *penthouse* de 260 mètres carrés dans l'un des nouveaux immeubles du quartier d'Oslobukta, et non cet immeuble de Thomas Heftyes gate.

Selon les instructions qui lui avaient été données au téléphone une demi-heure plus tôt, Krohn appuya sur la sonnette au nom de Barbell Immobilier, la société de Røed.

« Johan ? fit la voix essoufflée de Markus Røed. Quatrième étage. »

La porte bourdonna, Krohn la poussa.

L'ascenseur avait l'air suffisamment suspect pour qu'il lui préfère l'escalier aux larges marches en chêne et à la rampe en fonte aux formes évoquant Gaudí plutôt qu'un vénérable immeuble norvégien. Au quatrième, la porte était entrebâillée. On aurait cru qu'une guerre faisait rage de l'autre côté, ce qui se révéla être le cas lorsqu'il pénétra dans la lumière bleuâtre du salon. Trois hommes étaient tournés devant un écran de télévision de cent pouces au bas mot. L'homme du milieu était équipé de lunettes de réalité virtuelle et tenait une manette de jeu dans chaque main. Ses acolytes, nettement moins grands que lui, étaient deux hommes d'une vingtaine d'années, qui se contentaient manifestement du rôle de spectateurs et se servaient du téléviseur comme d'un moniteur pour voir ce que l'homme voyait dans ses lunettes. À en juger par les casques des soldats

allemands qui se ruaient sur eux et que le grand aux manettes criblait de balles, le combat se déroulait dans une tranchée de la Première Guerre mondiale.

« Yeah ! » s'exclama l'un des jeunes hommes alors que le dernier Allemand s'effondrait, le crâne pulvérisé.

Le grand ôta ses lunettes, se tourna vers Krohn.

« Bon, eh bien voilà en tout cas cette histoire réglée ! » fit-il, avec un rictus de satisfaction.

Markus Røed était bel homme pour son âge. Le visage large, le regard taquin, le teint toujours hâlé, la peau lisse, la chevelure noire ramenée en arrière, aussi luisante et fournie que celle d'un jeunot de vingt ans. Certes, sa silhouette s'était légèrement épaissie, cependant sa stature pouvait faire passer son ventre pour une marque de dignité. N'importe comment, ce qu'on remarquait d'emblée était sa vitalité, son énergie, qui d'abord charmait, puis submergeait et finalement lassait considérablement, mais il avait alors obtenu ce qu'il voulait, les gens étaient libres de le laisser en plan. Cette énergie pouvait néanmoins être en dents de scie, à l'instar de son humeur. Krohn supposait que ce n'était pas sans rapport avec la poudre blanche dont on apercevait des traces sous une narine de son client. Il était parfaitement conscient de tout cela, mais il tenait le coup, parce que Røed avait insisté pour lui payer une fois et demie son tarif horaire, afin de s'assurer son attention sans partage, sa loyauté et son désir d'obtenir des résultats, comme il l'avait formulé, mais surtout parce que c'était le client de rêve : un milliardaire très médiatique à l'image si insupportable qu'en devenant son avocat, il ne faisait pas figure d'opportuniste, mais paradoxalement, d'homme de courage et de principes. Alors, oui, le temps de cette affaire, il pouvait bien accepter d'être convoqué un vendredi soir.

Røed fit un geste et les deux jeunes hommes quittèrent la pièce.

« Vous connaissez *War Remains*, Johan ? Non ? C'est un jeu de RV épatant, sauf qu'on ne peut pas buter les gens. Ceci, dit-il en inclinant la tête vers l'écran tout en versant l'alcool ambré d'une carafe dans deux verres en cristal, en est plus ou moins l'imitation. Le développeur voudrait que j'investisse. Le jeu cherche à conserver la magie de *War Remains*, mais on peut, comment dire, intervenir sur le cours de l'histoire... Parce que c'est ce que nous voudrions, n'est-ce pas ? »

Il lui tendit un verre.

« Je conduis », précisa Krohn, la main levée en signe de refus.

Røed l'observa une seconde, comme s'il ne voyait pas le rapport, puis il éternua violemment, s'assit dans un Barcelona en cuir et posa les deux verres sur la table basse.

Krohn s'installa dans l'un des autres fauteuils.

« À qui appartient cet appartement ? »

Il regretta aussitôt sa question. Pour un avocat, il est souvent plus sage de ne pas trop en savoir.

« À moi. Je m'en sers pour... vous savez, me retirer. »

Le haussement d'épaules de Røed, son sourire canaille racontaient le reste. Krohn avait eu d'autres clients possédant de tels appartements. À la faveur d'une liaison extraconjugale, qui par bonheur lui avait permis de comprendre ce qu'il risquait de perdre avant qu'il ne soit trop tard, il avait lui-même envisagé d'acquérir ce que l'un de ses collègues appelait une garçonnière pour hommes qui ne sont pas vieux garçons.

« Quelle est la suite ? demanda Røed.

— Eh bien, maintenant, Susanne est identifiée et on a déterminé que c'était un meurtre, donc l'enquête va connaître une nouvelle phase. Il faut vous préparer à ce que la police veuille de nouveau vous entendre.

— Autrement dit, les projecteurs vont encore plus se braquer sur moi ?

— Oui, à moins que la police ne trouve, sur les lieux du crime ou sur le corps, un élément qui vous mette hors de cause. Nous pouvons toujours l'espérer.

— Je pensais bien que vous diriez quelque chose dans ce goût-là, mais je ne peux plus rester à attendre sans rien faire, Johan. Vous savez que Barbell Immobilier a perdu trois gros contrats ces quinze derniers jours? Les gens fournissent de piètres excuses, ils veulent attendre de meilleures offres et ainsi de suite, personne n'ose dire franchement que c'est dû à ces articles de *Dagbladet* sur les filles et moi, qu'ils ne veulent pas être associés à un potentiel tueur ou qu'ils ont peur que je me fasse coffrer et que ma société mette la clef sous la porte. Si je reste les bras croisés en espérant que la police fasse son boulot, Barbell Immobilier pourrait bien couler avant que cette bande de rigolos sous-payés de la fonction publique ne trouvent de quoi me décrocher du pilori. Nous devons être proactifs, Johan, prouver au monde que je suis innocent. À tout le moins que je considérerais à mon avantage que la vérité soit révélée.

— Oui?

— Nous devons embaucher nos propres enquêteurs. Les meilleurs. Au mieux, nous trouverons le tueur. À défaut, j'aurai montré que j'essaie de découvrir la vérité.»

Johan Krohn acquiesça. «Passez-moi l'expression et n'y voyez pas de sous-entendu de ma part, mais permettez-moi de me faire l'avocat du diable.

— Allez-y! répondit Røed en éternuant.

— D'abord, les meilleurs enquêteurs travaillent déjà pour Kripos, qui paie mieux que la Brigade de répression des violences. Quand bien même ils accepteraient de décrocher d'une carrière sûre pour une courte mission comme celle-ci, ils auraient à respecter un préavis de trois mois et seraient soumis à une clause de confidentialité sur ces affaires de disparition. Ce qui

les rend donc inutilisables pour nous. Ensuite, vous ne feriez que vous tirer une balle dans le pied, puisqu'une telle enquête apparaîtrait comme la commande d'un milliardaire. Si vos enquêteurs découvraient des faits vous mettant hors de cause, cela sèmerait aussitôt le doute, ce qui, en revanche, ne serait pas le cas si c'était la police qui découvrait lesdits faits.

— Ah! fit Røed dans un sourire, tout en s'essuyant le nez avec un mouchoir en papier. J'adore en avoir pour mon argent. Vous êtes si doué! Bon, vous m'avez exposé les problèmes, maintenant, montrez-moi que vous êtes le meilleur en m'expliquant comment les résoudre. »

Johan Krohn se redressa sur son fauteuil. « Je vous remercie de votre confiance, mais il y a un hic.

— Parce que?

— Vous parlez des meilleurs enquêteurs. Il y en a un qui est sans doute le meilleur, en tout cas il a obtenu des résultats par le passé.

— Mais?

— Mais il n'est plus dans la police.

— Si j'ai bien compris ce que vous m'expliquiez, ça devrait plutôt être un avantage, non?

— S'il n'est plus dans la police, c'est pour toutes les mauvaises raisons.

— À savoir?

— Par où commencer? Déloyauté. Grave négligence en service. Ivresse au travail, alcoolisme patent. Plusieurs cas de violences. Consommation de stupéfiants. Il n'a pas été condamné, mais est coupable de la mort d'au moins un collègue. Bref, il a probablement plus de forfaits sur la conscience que la plupart des criminels qu'il a coffrés. En plus, c'est un vrai cauchemar de travailler avec lui.

— Ça fait beaucoup... Alors pourquoi le mentionnez-vous, s'il est tellement impossible ?

— Parce que c'est le meilleur, et parce qu'il pourrait remplir l'autre critère que vous évoquiez.

— Dites-moi.

— De par les affaires qu'il a résolues, c'est l'un de nos rares enquêteurs qui ait une espèce d'aura publique, et une image d'intransigeance, d'intégrité je-m'en-foutiste. Tout cela est exagéré, bien sûr, mais ces mythes plaisent. Et, en ce qui nous concerne, cette image pourrait tempérer le soupçon que l'enquête est achetée.

— Là, vous valez votre pesant d'or, Johan Krohn ! C'est lui qu'il nous faut ! conclut Røed avec un rictus carnassier.

— Mais il y a un problème...

— Ah, non ! Vous n'avez qu'à monter les prix jusqu'à ce qu'il accepte.

— Personne ne semble savoir précisément où il se trouve. »

Røed leva son verre sans boire, se contentant de plonger le regard dans le whisky. « Qu'entendez-vous par "précisément" ?

— Dans le cadre de mes occupations professionnelles, il m'arrive de croiser Katrine Bratt, la directrice de la Brigade de répression des violences, où il travaillait. Quand je lui ai posé la question, elle m'a raconté que la dernière fois qu'il avait donné signe de vie, il était dans une grande ville, mais elle ne savait pas où dans la ville, ni ce qu'il y faisait. Elle ne paraissait pas très optimiste pour lui, si vous voulez savoir.

— Hé ! Ne retirez pas vos billes maintenant que vous venez de me vendre le bonhomme, Johan ! C'est lui qu'il nous faut, je le sens. Alors trouvez-le. »

Krohn soupira. Il regretta encore. L'ambitieux plein d'orgueil qu'il était avait bien sûr foncé dans le panneau « montre-que-tu-es-le-meilleur » que Markus Røed lui tendait et auquel il

recourait certainement tous les deux jours, mais maintenant qu'il était pris au piège, il ne pouvait plus rebrousser chemin. Il allait devoir passer quelques coups de fil. Il calcula le décalage horaire : il ne lui restait plus qu'à s'y mettre sans tarder.

Samedi

Alexandra Sturdza examinait son reflet dans le miroir du lavabo alors qu'elle se lavait soigneusement les mains selon le protocole, comme si elle s'apprêtait à toucher une personne vivante, et non un cadavre. Son visage était dur, vérolé. Ses cheveux, tirés en un chignon sévère, restaient d'un noir de jais, mais elle attendait ses premières stries grises, sa mère les avait eues dès le début de la trentaine. Son regard marron était jugé assassin par les hommes norvégiens, surtout quand ils essayaient d'imiter son imperceptible accent. À ceux qui, visiblement, prenaient la Roumanie pour une vaste plaisanterie et blaguaient sur son pays natal, elle rétorquait que sa ville, Timișoara, avait été la première d'Europe à s'équiper de réverbères électriques, en 1884, deux générations avant Oslo. En arrivant en Norvège, à l'âge de vingt ans, elle avait appris la langue en six mois, tout en jonglant avec trois emplois. Elle s'en était tenue à deux ensuite pendant ses études de chimie à NTNU, et n'en gardait désormais qu'un seul, à l'Institut médico-légal, tout en rédigeant sa thèse de doctorat sur l'analyse d'ADN. Parfois, pas si souvent, elle se demandait ce qui la rendait manifestement séduisante aux yeux des hommes. Ce ne pouvait être son visage ou son attitude directe, voire brutale par moments, ni son intellect et

son CV, qu'ils semblaient percevoir comme menaçants plutôt que stimulants. Elle soupira. Un jour, un mec lui avait dit que son corps était le croisement d'un tigre avec une Lamborghini. Elle ne laissait pas de s'étonner qu'un commentaire si kitsch puisse paraître totalement déphasé ou parfaitement acceptable, voire merveilleux, selon la personne qui le prononçait. Elle ferma le robinet et entra dans la salle d'autopsie.

Helge était déjà prêt. Le technicien d'autopsie, de deux ans son cadet, était vif et avait le rire facile, deux qualités majeures, selon Alexandra, quand on travaillait avec des cadavres auxquels on devait soutirer les secrets de leur mort. Helge était ingénieur en biologie, Alexandra, ingénieure en chimie, tous deux étaient qualifiés pour les examens externes du corps, à défaut de l'autopsie clinique complète. Pourtant, certains anatomopathologistes cherchaient à affirmer leur supériorité en qualifiant les techniciens d'autopsie de *Diener*, serviteur, comme les pathologistes allemands de la vieille école. Cela laissait Helge de marbre, mais Alexandra devait admettre que cela l'agaçait parfois, en particulier un jour comme aujourd'hui, où elle procédait à tout l'examen préliminaire qu'aurait effectué un pathologiste, et largement aussi bien. Helge était son chouchou à la Médecine légale, il répondait toujours présent, ce qui n'était pas le cas de tous les Norvégiens quand on les sollicitait un samedi, ou en semaine après seize heures. Elle se demandait parfois où ce peuple faînéant se serait situé sur l'échelle des niveaux de vie si les Américains n'avaient pas trouvé de pétrole sur son socle continental.

Elle augmenta l'intensité de la lampe qui éclairait le corps nu de la jeune femme sur la table d'autopsie. L'odeur d'un cadavre dépendait de nombreux facteurs : l'âge, les circonstances de la mort, les éventuels médicaments ou aliments consommés, et, bien sûr, le stade de décomposition. Alexandra s'accommodait sans peine de la fétidité des chairs pourries, de l'urine et des

excréments. Elle supportait même les gaz de décomposition que le corps relâchait parfois en longs soufflements. C'était l'estomac qui la prenait à la gorge. Les relents de vomissure, de bile, d'acides divers. À cet égard, Susanne Andersen n'était pas des pires, même après trois semaines dehors.

«Aucune larve? demanda Alexandra.

— Je les ai ôtées, répondit Helge en levant le flacon d'acide acétique qu'ils utilisaient à ces fins.

— Mais tu les as gardées?

— Oui. »

Il désigna une boîte de Petri contenant une douzaine d'asticots. On les conservait, car leur longueur permettait d'estimer depuis combien de temps les œufs avaient éclos et de donner une idée du moment du décès. Pas à l'heure près, mais en jours et en semaines.

«C'est une procédure rapide, précisa-t-elle. La Brigade de répression des violences souhaite simplement avoir une cause probable de la mort et un examen externe. Prélèvements de sang, d'urine, de liquides corporels. La pathologiste fera l'autopsie complète lundi. Tu as des plans pour ce soir? Là... »

Helge photographia ce qu'elle lui montrait.

«Je pensais regarder un film.

— Et si tu venais danser dans un club gay avec moi? » Elle prit des notes, pointa encore l'index. «Là.

— Je ne sais pas danser.

— N'importe quoi! Tous les homos savent danser. Tu vois la plaie sur la gorge? Elle commence du côté gauche, s'approfondit un peu plus loin et est plus superficielle sur la droite. Ça suggère un tueur droitier, qui la tenait par-derrrière. L'autre jour, un des pathologistes parlait d'une plaie similaire, tout le monde pensait que c'était un meurtre, mais il est apparu que l'homme s'était tranché la gorge lui-même. Faut être sacrément

déterminé, hein ? Alors, qu'est-ce que tu en dis ? Tu veux aller danser avec des homos ce soir ?

— Et si je n'étais pas homo ?

— Alors, je ne voudrais plus faire la fête avec toi, Helge », fit Alexandra en écrivant.

Il rit, prit une photo. « Et pourquoi ?

— Parce que tu serais un obstacle pour les autres hommes. Un bon allié se doit d'être homo.

— Je pourrais faire semblant.

— Ça ne marche pas. Les hommes décampent dès qu'ils sentent l'odeur de la testostérone. C'est quoi ça, à ton avis ? »

Elle positionna une loupe juste au-dessous du mamelon de Susanne Andersen.

Helge se pencha. « De la salive séchée... Ou de la morve. Pas du sperme, en tout cas.

— Prends une photo, je vais faire un frottis. Je l'examinerai lundi, au labo. Avec un peu de chance, ce sera de la matière à ADN. »

Il photographia. Elle examina la bouche, les oreilles, les narines, les yeux.

« Il s'est passé quoi ici, à ton avis ? » Elle éclaira l'orbite vide avec une lampe-stylo.

« Un animal ?

— Non, je ne pense pas. » Elle braqua le faisceau lumineux sur les bords. « Il ne reste rien du globe oculaire et il n'y a aucune lésion autour qui aurait pu être occasionnée par des griffes d'oiseaux ou de rongeurs. En plus, pourquoi cet animal n'aurait-il mangé qu'un seul œil ? Prends une photo là... » Elle éclaira l'intérieur de l'orbite. « À cet endroit, tu vois, les nerfs semblent avoir été sectionnés, comme avec un couteau.

— Putain, mais qui peut faire une chose pareille ? » soupira Helge.

Alexandra secoua la tête.

« Des hommes en colère. Des hommes très, très en colère et très abîmés, et ils sont dehors, en liberté. Moi aussi, je devrais peut-être regarder un film à la maison ce soir au lieu de sortir.

— C'est ça oui.

— Bon. Voyons s'il l'a aussi agressée sexuellement. »

Après avoir constaté l'absence de lésions évidentes sur les organes sexuels externes et de traces de sperme sur le pourtour du vagin, ils firent une pause cigarette. Si jamais il y avait eu du sperme dans le vagin à un moment donné, cela faisait longtemps qu'il était remonté dans le corps. Les examens seraient refaits lundi, mais Alexandra était relativement certaine que la pathologiste n'obtiendrait pas de résultat différent.

Alexandra n'était pas une fumeuse régulière, mais elle avait cette vague idée que la fumée chassait les éventuels démons qui auraient pu se loger en eux. Elle aspira une bouffée en contemplant la ville, le fjord argenté qui scintillait sous un ciel pâle sans nuages, les collines embrasées par les teintes jaunes et rouges de l'automne.

« Putain, que c'est beau... »

— On dirait que tu aurais préféré que ça ne le soit pas ? commenta Helge en lui prenant sa cigarette.

— Je déteste m'attacher aux choses.

— Aux choses ?

— Aux lieux. Aux gens.

— Aux hommes ?

— Surtout aux hommes. Ils te prennent ta liberté. Enfin, ils ne te la prennent pas, tu la leur donnes de ton plein gré, comme une nigaude, comme si tu étais programmée ainsi. La liberté vaut plus qu'un homme.

— Tu es sûre ? »

Elle reprit la cigarette d'un coup sec, tira une bouffée énervée,

cracha la fumée avec cette même violence et émit son rire dur et rauque.

« Elle vaut en tout cas plus que les hommes qui me séduisent.

— Et ce policier dont tu parlais ?

— Ah, lui. » Elle rit. « Il me plaisait, oui, mais c'était une vraie épave. Sa femme l'avait viré de la maison et il buvait du matin au soir.

— Où est-il maintenant ?

— Sa femme est morte, il a filé à l'étranger. Une histoire tragique. » Alexandra se leva brusquement. « Enfin... Finissons ce que nous avons à faire et remettons le corps dans la chambre froide. J'ai envie de faire la fête ! »

Ils regagnèrent la salle d'autopsie, effectuèrent les derniers prélèvements, finirent de remplir les cases du formulaire et firent place nette.

« À propos de fête, dit Alexandra. Tu sais, cette soirée dont ont parlé les journaux, où étaient cette fille et l'autre disparue ? Eh bien, c'est la soirée où je t'avais proposé de venir.

— Tu plaisantes ?

— Tu te souviens, non ? J'étais invitée par une amie d'un voisin de Røed. Un tas de gens super friqués, de célébrités et de noctambules, sur LE toit-terrasse d'Oslobukta. Tenue recommandée pour les filles : la robe, et courte, s'il vous plaît.

— Beurk... Je comprends que tu n'y sois pas allée.

— Mais n'importe quoi, bien sûr que j'y serais allée ! C'est simplement qu'on a eu trop de boulot ce jour-là. Quant à toi, tu serais venu avec moi.

— Ah bon ? fit Helge en souriant.

— Évidemment ! répondit-elle en riant. Je suis ta "fille à pédés". Tu nous vois, toi et moi, avec les *beautiful people* ?

— *Yes*.

— Bon, eh ben, tu vois, tu es homo.

— Quoi?! Pourquoi?

— Réponds-moi franchement, Helge. As-tu déjà couché avec un homme?

— Voyons voir... » Helge poussa la table roulante du corps vers l'un des tiroirs de morgue. « Oui.

— Plus d'une fois?

— On n'est pas forcément homo pour autant. »

Il ouvrit le grand tiroir en métal.

« Mais non, ce n'est qu'un indice. La preuve, mon cher Watson, c'est que tu noues ton pull en bandoulière. »

Helge rit, saisit l'un des draps blancs sur la table d'instruments et fit mine de la taper. Alexandra se cacha derrière la table d'autopsie en gloussant et resta ainsi, recroquevillée, le regard braqué sur le corps.

« Helge, murmura-t-elle.

— Oui?

— Je crois qu'on est passés à côté de quelque chose.

— Ah bon? »

Alexandra souleva les cheveux de Susanne Andersen, les écarta.

« Qu'est-ce qu'il y a? demanda Helge.

— Des points de suture. Récents. »

Il fit le tour de la table. « Ouh là, dis donc! Elle avait dû se blesser récemment, alors? »

Alexandra écarta les cheveux davantage, suivit les points. « Ce n'est pas l'œuvre d'un médecin expérimenté, Helge, personne n'utilise de fil si grossier et ne fait des points si larges. Ça, c'est bâclé, et puis regarde, les points continuent tout autour de la tête.

— Comme si...

— Comme si elle s'était fait scalper et que le scalp avait été recousu. »

Elle sentit les frissons la traverser comme une avalanche glacée.

La pomme d'Adam de Helge montait et descendait.

« On... On vérifie ce qu'il y a... dessous? »

— Non », déclara Alexandra d'un ton ferme en se redressant.

Elle avait rapporté suffisamment de cauchemars chez elle le soir et les pathologistes gagnaient deux cent mille couronnes de plus qu'elle par an, eh bien, qu'ils prouvent donc qu'ils les méritaient.

« Ça dépasse notre domaine de compétence. Alors c'est le genre de choses que les *Diener* comme toi et moi laissent aux grandes personnes.

— D'accord. D'accord aussi pour faire la fête, d'ailleurs.

— Bien, mais il faut qu'on termine le rapport et qu'on l'envoie avec les photos à Bratt, de la répression des violences. Oh, merde!

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Je viens de penser que, à tous les coups, Bratt va me demander de faire une analyse d'ADN express quand elle verra la mention de la salive ou ce que peut bien être ce liquide. Auquel cas, je n'ai plus le temps de sortir ce soir.

— Mince. Tu peux refuser, non? Expliquer que tu as besoin d'un peu de temps libre, toi aussi. »

Alexandra mit les mains sur ses hanches et considéra Helge d'un air sévère.

« C'est juste, soupira-t-il. Où irait-on si tout le monde ne faisait que s'octroyer du temps libre à tout bout de champ? »

Samedi

De l'autre côté du miroir

Harry Hole se réveilla. Le bungalow était plongé dans la pénombre, mais un rayon de soleil filtrant sous le store en bambou déployait sa blancheur sur les lattes en bois grossier du plancher et éclairait la dalle en pierre qui faisait office de table basse avant de parvenir jusqu'au plan de travail de la cuisine.

Où se trouvait un chat. L'un des nombreux chats de Lucille. Elle en avait tant dans la maison principale que Harry ne parvenait pas à les distinguer les uns des autres. On aurait dit que celui-là souriait. Sa queue se balançait doucement tandis qu'il observait la souris qui trottinait le long du mur, levant parfois le museau pour humer l'air, avant de poursuivre son chemin. Vers le chat. Était-elle aveugle? Dépourvue d'odorat? Avait-elle goûté à la marijuana de Harry? Ou se figurait-elle, au même titre que tant d'autres qui y tentaient leur chance, que cette ville était différente, spéciale? Ou encore que ce chat était différent, qu'il lui voulait du bien, n'avait aucune intention de la dévorer?

Harry tendit la main vers le joint sur la table de chevet en suivant du regard la souris, qui avança jusqu'au chat. Celui-ci passa à l'attaque, planta ses crocs dans sa proie, qui gigota quelques instants dans sa gueule avant qu'il la relâche sur le sol.

Il penchait légèrement la tête sur le côté, comme s'il n'avait pas décidé s'il allait la croquer ou non.

Harry alluma son joint. Il était arrivé à la conclusion que l'herbe ne comptait pas dans le nouveau régime de boisson qu'il s'était imposé. Il aspira la fumée, contempla les volutes qui s'élevaient vers le plafond. Une fois de plus, ses rêves avaient été peuplés par l'homme de la Camaro, il avait revu la plaque d'immatriculation sur laquelle était inscrit « Baja California Mexico ». L'homme les poursuivait, toujours la même histoire. Rien de très mystérieux dans ce rêve, donc. Trois semaines s'étaient écoulées depuis qu'il s'était trouvé au bout d'un Glock 17, sur le parking du Creatures. Harry était relativement certain qu'il allait mourir une seconde ou deux plus tard et cela lui convenait parfaitement, alors on pouvait s'étonner que sa seule idée, une fois lesdites secondes passées, et chaque jour depuis, ait été de ne *pas* mourir. Tout était parti d'une hésitation de l'homme au polo, qui envisageait sans doute l'éventualité que Harry soit un malade mental et ne constitue qu'un obstacle surmontable ; peut-être était-il inutile de le descendre. Il n'avait pas eu le temps de poursuivre sa réflexion : un coup sur la pomme d'Adam l'avait terrassé. Harry avait senti le larynx céder sous son index replié. L'homme au polo se tortillait comme un serpent sur le parking, les mains sur la gorge, suffoquant, les yeux exorbités. Harry s'était baissé pour ramasser le Glock par terre. Il avait ensuite dévisagé le conducteur de la Camaro. Il ne voyait pas grand-chose à travers la vitre fumée, les contours d'un visage, simplement. L'homme portait une chemise blanche au col boutonné, ou quelque chose comme ça, et fumait une cigarette ou un cigarillo. Il s'était contenté d'observer calmement Harry, comme s'il le jugeait, mémorisait son visage. Entendant quelqu'un crier « Montez ! », Harry s'était aperçu que Lucille avait fait démarrer sa voiture et ouvert la portière passager.

Alors il était monté. Il était passé de l'autre côté du miroir.

Dans la descente vers Sunset Boulevard, sa première question avait été de savoir à qui elle devait de l'argent, et combien.

Si « la famille Esposito » ne lui évoquait pas grand-chose, « neuf cent soixante mille dollars » avaient confirmé tout ce que lui avait suggéré le Glock. Lucille avait de gros ennuis, et il était désormais impliqué.

Il lui avait expliqué qu'elle ne pouvait sous aucun prétexte se rendre à son domicile. Avait-elle quelqu'un chez qui se cacher ? Elle avait répondu qu'elle avait de nombreux amis à Los Angeles, oui, mais en y réfléchissant, elle avait ajouté qu'aucun d'entre eux ne serait prêt à risquer quoi que ce soit pour elle. Ils s'étaient arrêtés à une station-service et Lucille avait téléphoné à son premier mari. Elle le savait propriétaire d'une maison inhabitée depuis plusieurs années.

Ils s'étaient ainsi retrouvés dans cette propriété comprenant une maison en ruine, un jardin en friche et un bungalow. Muni du Glock 17 qu'il venait de se procurer, Harry avait pris ses quartiers dans le bungalow, d'où il voyait les deux portails, et disposait d'une alarme qui se déclencherait en cas d'effraction dans la maison principale. Les éventuels intrus ne l'entendraient pas et, avec un peu de chance, il pourrait les surprendre. Jusqu'ici, Lucille et lui étaient à peine sortis de la propriété, si ce n'était pour acheter le strict nécessaire : de l'alcool, de la nourriture, des vêtements et des cosmétiques, dans cet ordre. Lucille avait investi le premier étage de la maison principale, qui au bout d'une semaine était déjà remplie de chats.

« Oh, dans cette ville, tout le monde est sans domicile, avait répondu Lucille quand il l'avait interrogée. Tu mets de la nourriture sur le perron pendant trois jours d'affilée, tu laisses la porte d'entrée ouverte, de quoi manger dans la cuisine, et hop, tu as assez d'animaux de compagnie et d'amis pour toute une vie. »

Pas tout à fait assez, cependant, puisque trois jours auparavant, Lucille n'avait plus supporté l'isolement. Elle avait emmené Harry chez un ancien tailleur de Savile Row de sa connaissance, chez un vieux coiffeur de Rosewood Avenue, et, plus important que tout, dans un magasin de chaussures John Lobb de Beverly Hills. Harry était allé chercher son costume la veille, pendant que Lucille se faisait belle, et quelques heures plus tard, ils étaient allés dîner chez Dan Tana, le légendaire restaurant italien aux chaises aussi usées que la clientèle, mais où Lucille semblait connaître tout le monde et avait rayonné comme un soleil pendant toute la soirée.

Il était sept heures. Harry tira sur son joint, regarda au plafond, tendit l'oreille, à l'affût. Il n'entendait que les premières voitures sur Doheny Drive, qui n'était pas la plus large des avenues, mais avait la faveur des automobilistes, car elle comptait moins de feux que les rues parallèles. Cela lui rappelait Oslo, quand il était couché dans son appartement et écoutait la ville s'éveiller par la fenêtre ouverte. Tout cela lui manquait, même la sonnerie stridente et le cri dissonant des freins de tramway. Surtout ce cri dissonant.

Enfin... Oslo, c'était du passé. À l'aéroport, après la mort de Rakel, il avait consulté le tableau des départs et joué sa destination aux dés. Los Angeles. Ça ou autre chose... Ayant vécu un an à Chicago lors de sa formation au FBI sur les meurtres en série, il pensait connaître la culture et la façon d'être américaines. Peu après son arrivée à L.A., il avait toutefois compris que les deux villes appartenaient à deux planètes différentes. Chez Dan Tana, la veille, un ami réalisateur de Lucille avait décrit Los Angeles avec son gros accent allemand et son ton fanfaron : « Tu atterris à LAX, le soleil brille, un chauffeur de limousine vient te chercher et te conduit à un endroit où tu t'allonges à côté d'une piscine. On te sert un cocktail, tu t'endors, et quand tu

te réveillés, tu t'aperçois que vingt années de ta vie se sont écoulées.»

Ainsi était le Los Angeles de ce réalisateur.

Le L.A. que Harry avait rencontré se présentait sous la forme de quatre nuits dans une chambre de motel crasseuse de La Cienega, sans clim mais pleine de cafards, suivies d'un séjour dans une chambre encore moins chère à Laurel Canyon, sans clim non plus, mais aux cafards encore plus gros. Et cependant, il avait plus ou moins trouvé ses marques lorsqu'il avait découvert le bar du coin, le Creatures, où l'alcool était suffisamment bon marché pour qu'il juge faisable de se tuer en buvant.

Mais depuis qu'il avait plongé les yeux dans le canon d'un Glock 17, c'en était fini de l'envie de mourir, et par conséquent aussi de la boisson. S'il voulait être en mesure de veiller sur Lucille, il devait rester à peu près sobre. Il avait donc décidé de tester le régime de sevrage recommandé par Øystein Eikeland, son ami d'enfance et partenaire de beuverie. Bien que, franchement, la méthode dite de «Moderation Management» ressemble à une vaste fumisterie. Elle était censée transformer l'individu consumé par l'alcool en simple consommateur, doter l'alcoolique d'un certain sens de la mesure. Øystein avait tapé son volant d'enthousiasme quand il lui en avait parlé, un jour, dans son taxi, alors qu'il attendait une course, garé dans une station d'Oslo.

«On se fout toujours de la gueule de l'alcoolique qui promet que, dorénavant, il boira seulement un verre quand il est en société, pas vrai? Les gens croient savoir que c'est impossible, ils en sont sûrs et certains, c'est la loi de la gravité de l'alcoolisme, mais tu sais quoi? Un alcoolique pur jus comme toi, et moi, peut picoler sans excès. On peut se programmer pour boire jusqu'à un certain point et s'en tenir là. Il suffit de décider sa limite au préalable, le nombre d'unités, mais il faut s'entraîner, c'est clair.

— Il faut boire pas mal avant de maîtriser le truc, tu veux dire?

— Oui. Tu rigoles, Harry, mais je suis sérieux. C'est une histoire de sentiment de maîtrise, de savoir qu'on peut. Et là, ça marche. Je déconne pas, la preuve, c'est le meilleur alcoolique et toxico du monde.

— Hmm. Je suppose que nous parlons de ton guitariste surfait?

— Hé! Un peu de respect pour Keith Richards! Lis sa biographie. Il donne la recette. Pour un héroïnomane alcoolique, la survie dépend de deux choses. Consommer uniquement les produits les meilleurs et les plus purs, c'est les trucs coupés qui tuent, et être modéré, aussi bien pour la dope que pour la gnôle. Tu sais exactement combien il te faut pour être assez bourré ou, dans ton cas, sans douleurs. À un certain stade, ça ne soulage pas davantage de boire davantage, si?

— Sans doute pas, non.

— Voilà. Être soûl n'est pas la même chose que devenir stupide ou privé de volonté. Tu arrives bien à t'abstenir de boire quand tu es sobre, alors pourquoi tu n'arriverais pas à t'arrêter quand tu es suffisamment soûl? *It's all in your head*, frerot!»

Outre se fixer une limite, les règles étaient de compter les unités absorbées, d'avoir des jours fixes sans alcool, et puis d'avaler un comprimé de naltrexone soixante minutes avant le premier verre. Le simple fait de différer ainsi, une heure, quand la soif surgissait, aidait. Harry suivait ce régime depuis maintenant trois semaines et n'avait toujours pas craqué. C'était déjà ça.

Il se leva. Inutile d'ouvrir le réfrigérateur, il savait qu'il n'y avait plus de bière. Les règles du Moderation Management fixaient un maximum de trois unités ce jour-là. D'après la définition d'une unité, cela correspondait à un pack de six au 7-Eleven du coin. Il se regarda dans le miroir. Au cours de ces

trois semaines depuis leur fuite du Creatures, son corps décharné s'était légèrement remplumé. Une barbe grise, presque blanche, masquait désormais sa cicatrice, son signe distinctif le plus flagrant. Était-ce suffisant pour empêcher le chauffeur de la Camaro de le reconnaître? Il en doutait. Il lança un regard sur le jardin et sur la maison principale tout en enfilant un jean élimé, un T-shirt dont l'encolure commençait à s'effiloche, au-dessus de l'inscription «Let Me Do One More illumaniti hotties». Il glissa ses vieux écouteurs filaires dans ses oreilles, ses pieds dans une paire de tongs, en notant que sa mycose avait transformé son gros orteil droit en œuvre d'art grotesque. Il sortit dans la friche d'herbe, d'arbustes et de jacarandas, s'arrêta au portail, regarda à droite et à gauche sur Doheny Drive. Tout semblait bon. Il alluma la musique, «Pool Hopping» de illuminati hotties, chanson qui lui mettait du baume au cœur depuis la première fois qu'il l'avait entendue en live au Zebulon Café. Au bout de quelques mètres, il jeta un coup d'œil au rétroviseur d'un véhicule garé et remarqua une voiture qui quittait son stationnement. Sans changer d'allure, Harry tourna doucement la tête. La voiture avançait à la même vitesse que lui, à dix mètres de distance. Pendant son séjour à Laurel Canyon, il s'était fait arrêter à deux reprises par des voitures de police, le simple fait de se déplacer à pied le rendant suspect. Ceci, toutefois, n'était pas une voiture de police, mais une vieille Lincoln, et pour autant que Harry puisse en juger, il n'y avait qu'une seule personne dans le véhicule. Large visage de bouledogue, double menton, petite moustache. Merde, il aurait dû prendre le Glock! Mais Harry concevait difficilement que l'agression se produise dans la rue, en plein jour. Il éteignit discrètement la musique, traversa juste avant Santa Monica Boulevard, entra dans le 7-Eleven. Il attendit, observa la circulation. La Lincoln n'était plus visible. Peut-être n'était-ce qu'un

acheteur de maison potentiel, qui roulait au pas en observant les propriétés de Doheny Drive.

Harry se dirigea au fond vers le rayon des bières. Il entendit la porte du magasin s'ouvrir, garda la main sur la poignée d'un réfrigérateur, de façon à voir le reflet. Le voilà qui arrivait. En costume bon marché à petits carreaux, le corps assorti à son faciès de bouledogue : petit, trapu, gros. Toutefois, les kilos en trop camouflaient la célérité, la puissance et – Harry sentit son cœur accélérer – le danger de mort. L'homme n'avait pas sorti d'arme, pas encore. Harry conserva ses écouteurs ; cela pouvait lui laisser une chance que l'homme se figure avoir l'avantage de l'effet de surprise.

« *Mister...* »

Harry feignit de ne pas entendre. Il vit l'homme se positionner juste derrière lui. Il mesurait près de deux têtes de moins que lui, et tendait maintenant la main, pour lui tapoter l'épaule, ou pour tout autre chose. Harry n'avait pas l'intention d'attendre pour en avoir le cœur net. Il se tourna à demi, serra son bras en une clef de cou d'une vivacité fulgurante et se jeta de tout son poids sur la porte en verre, coinçant la tête de l'homme contre les étagères. Les bouteilles se renversèrent, Gueule de bouledogue avait les bras immobilisés, il écarquilla les yeux, cria, embuant le verre froid. Harry desserra légèrement sa prise, le laissa glisser vers les étagères basses, appuya de nouveau sur la porte, dont le bord s'enfonça dans la gorge de l'homme. Ses yeux s'exorbitèrent, il ne criait plus. Puis ses yeux ne furent plus exorbités, il n'y eut plus de buée devant sa bouche.

Harry relâcha progressivement la pression. L'homme s'affala sur le sol, inanimé. Manifestement, il ne respirait plus. Il fallait établir un ordre de priorité. La santé de l'homme face à la sienne. Il choisit la sienne, passa la main dans le costume à carreaux du petit gros, en tira un portefeuille, l'ouvrit. Sur

un badge étaient inscrits un nom à consonance polonaise et, plus intéressant, en grandes lettres au sommet : *Private Investigator Licenced by The California Bureau of Security and Investigative Services*.

Ça ne collait pas, des usuriers n'auraient pas procédé de la sorte. Le faire rechercher par un détective privé, d'accord, mais sans prendre contact avec lui ni le blesser.

Harry se baissait quand il remarqua un autre homme, debout entre les rayons. Il portait un T-shirt 7-Eleven et braquait sur lui un revolver. Ses genoux, les muscles de son visage tressaillaient incontrôlablement. Harry vit alors la scène qui s'offrait au vendeur du 7-Eleven : un barbu vêtu comme un clochard, tenant le portefeuille d'un type en costume qu'il venait manifester d'étrangler.

« *Don't...* » Harry reposa le portefeuille, leva les mains en l'air, s'agenouilla. « Je suis un habitué ici. Cet homme...

— J'ai vu ce que vous aviez fait ! coupa le vendeur d'une voix stridente. Je tire ! La police arrive !

— OK. » Harry désigna le petit gros. « Mais laissez-moi aider cet homme, OK ?

— Si vous bougez, je tire !

— Mais... » Harry s'interrompit en voyant bouger le chien du revolver.

On entendait uniquement le bourdonnement du réfrigérateur, une sirène au loin. La police. La police et ce qui inévitablement s'ensuivrait, une audition, peut-être une plainte. Ce n'était pas bon, pas bon du tout. Harry abusait déjà de l'hospitalité des États-Unis et ne disposait plus d'aucun visa pouvant empêcher les autorités de l'expulser hors du pays. Après l'avoir jeté en prison.

Il respira, regarda le vendeur du 7-Eleven. Dans une vaste majorité de pays du monde, il aurait opté pour la retraite

ÉCLIPSE TOTALE

JO NESBØ

TRADUIT DU NORVÉGIEN PAR CÉLINE ROMAND-MONNIER

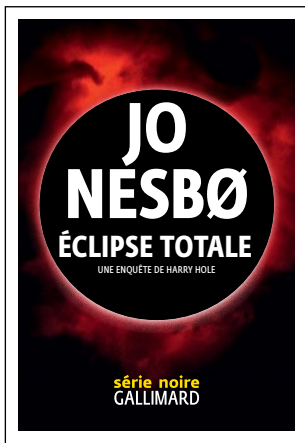
À Oslo, deux jeunes femmes sont retrouvées, l'une sans cerveau, l'autre décapitée.

Soupçonné, l'exécrable Markus Røed, magnat de l'immobilier, charge son avocat d'engager un détective, le meilleur, pour le disculper.

Hole, exclu de la police, serait l'homme de la situation s'il n'était en train de se soûler méthodiquement dans un bar de Los Angeles en compagnie de Lucille, actrice vieillissante qui doit 960 000 dollars à des recouvreurs de dette mexicains. Pour sauver son amie, Harry accepte l'offre de Røed. À ce tarif.

Il a dix jours devant lui pour rentrer affronter ses démons, trouver le coupable et envoyer l'argent.

Né en 1960 à Oslo, musicien, économiste et scénariste, Jo Nesbø est le chef de file incontesté du roman policier scandinave. Traduit dans cinquante langues, il a vendu cinquante-cinq millions d'exemplaires de ses romans et recueils de nouvelles dans cent quatre-vingts pays. *Éclipse totale* est la treizième enquête de Harry Hole traduite en France.



ÉCLIPSE TOTALE
JO NESBØ

Cette édition électronique du livre
Éclipse Totale de Jo Nesbø
a été réalisée le 12 septembre 2023
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072896163 - Numéro d'édition : 366680). Code
produit : U32597 - ISBN : 9782072896194. Numéro
d'édition : 366683.